

Autoportrait, Marie-José Thériault

Number 37, March 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51609ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1980). Autoportrait, Marie-José Thériault. *Québec français*, (37), 60–61.

Marie-José Thériault



Photo: François Rivard

Un samedi terne, de grise solitude. La pluie tombe sans caractère, sans vent pour lui donner des formes, sans couleur, sur une ville elle aussi éteinte et comme terrée déjà pour l'hiver, avant l'hiver. Elle, elle tourne en rond depuis tout à l'heure, à l'écoute du futur, à l'attente de quelque chose qui soit infini ou magistral. Mais rien n'arrive aujourd'hui qui ne porte sa charge de connu et de faux ennui et la marque d'une longue habitude. Le calque de mille autres samedis semblables, passés et à venir. Sur le pupitre encombré de papiers dont beaucoup sont d'inutiles reliques ou d'ignobles factures impayées — ce qui revient parfois au même — une machine à écrire dressée comme un défi qu'elle cherche en vain à ne pas relever. Toute excuse est valable, toute raison tient : la lessive à faire, le thé à préparer, les livres à replacer dans la bibliothèque, les plantes à arroser, et quoi encore. Son regard erre sur les feuilles séchées d'une fausse aralie moribonde dont auront eu raison sa négligence et un soleil absent ; il glisse sur un sablier anglais dit *spool hourglass* — elle voudrait le retourner de loin par sa volonté seule et voir couler d'un bulbe à l'autre ce temps exaspérant et pitoyable, cette erreur de Dieu, toujours trop long ou trop court, jamais parfaitement adapté aux circonstances, qui s'étire ou se comprime mais laisse partout sa signature et nous oblige à compter avec lui. Elle cherche une immortalité qui lui échappe par les pores, par ses fils non nés (pis : non conçus) et maudit sa logique et sa rationalité. Elle veut rester, malgré tout, sur cette terre qui lui fait parfois horreur, combat la peur de vivre par celle de mourir. Elle veut le grand miracle qui éloignera la fin mais capitule devant l'inévitable. Capitule ? Non, puisque ses yeux tombent sur un titre, deux ; un nom, un autre : Garcia Marquez, Grass : « Moi aussi je peux, je peux. Puis-je ? » Elle

veut, dans sa vanité, laisser des traces de son passage, produire le grand roman du siècle à défaut des plus beaux enfants de l'année... Elle oublie une seconde que rien de cela n'a de valeur et que, malgré les succès d'hier ou de demain, tout est inutile et illusoire hormis l'amour donné. « [...] et c'est là ce qui me donne à penser que Conrad Mur pourrait bien découvrir que ses crapauds, en définitive, sont de vulgaires grenouilles. » (A.-P. de Mandiargues)

Dans la pièce à côté, dans la maison voisine, dans un autre quartier, une autre ville — peu importe, puisque s'il ne la touche pas des yeux ou de la main, pour elle, il semble à des années-lumières — il apprivoise une passion tardive en cherchant à tirer des sons d'une clarinette encore farouche. Elle l'imagine à l'assaut de gammes avortées, « les notes graves, disait-il, sont les plus difficiles », mais patient d'une patience qu'elle-même ne connaîtra jamais. Elle envie sa constance et sa détermination, lorgne d'un œil prudent le piano XIX^e où l'attend Satie, se dit qu'elle devrait suivre son exemple et tenter de faire vibrer sous ses doigts quelque douloureuse Gymnopédie : ne serait-ce pas une façon de mieux l'aimer ? Mais l'aime-t-elle si mal quand elle feuillette un ouvrage sur la Sardaigne — où il parle parfois d'aller vieillir — en rêvant d'une vie toute simple et sans bavures, transparente comme un lavis d'aquarelliste, dans un décor parsemé de moutons, sous un ciel limpide à craquer ? Elle n'imagine pas la Sardaigne sans lui, sans voir sa silhouette d'Atlas, forte et rassurante, se découper contre le calcaire de Sassari, plus blanc encore que les nécropoles syracusaines, ou sa chevelure sombre, indisciplinée, traversée par le vent de la mer. Elle construit peu à peu une maison très pâle dont les portes à deux vantaux demeureraient ouvertes, où l'on aurait posé des barreaux aux fenêtres moins pour

décourager les intrus que pour empêcher le bonheur de sortir, où chaque pièce, chaque chambre porterait une marque de lui. Elle le voit dans les vignobles, sur des chemins poudreux, endormi à l'ombre des nuraghes, ces forteresses circulaires vieilles de quatre mille ans. Elle se le représente grimant vers la maison depuis le village, les bras chargés de fromages de chèvre et d'olives mûres enveloppées dans des cornets de papier kraft. Elle lui réserve un coin de fraîche dans le jardin, un coin pour la sieste, à moins que ce ne soit dans un grand lit de fer affichant à sa tête un médaillon malhabilement peint. Elle voudrait enjamber les années difficiles pour être déjà là à ses côtés, sans parler plus que nécessaire comme si le silence pouvait cristalliser le temps. Elle voudrait entendre enfin le bruit sec du ciseau sur la pierre qu'il sculpte se mêler au crépitemment de la machine à écrire. Elle voudrait qu'il n'y ait pas tant de ponts à franchir pour mener la vie d'insulaire heureux, amoureux, retirés, isolés, qui auront aboli le monde et ses fracas pour s'en créer un autre à leur mesure où rien n'existerait qui ne procédât d'eux d'abord. Elle voudrait, elle voudrait...

En attendant, il démembrer un à un ses fantômes, se trouve et se refait, tandis qu'elle, déjà par lui refaite, se livre à de non moins singuliers duels avec les ombres qu'elle invente. Défilent des femmes sur leur navire étrange, houleux et torturé comme ces caraques dessinées par Bruegel, ces femmes muettes depuis des mois et plus entêtées que des mules. Elle voit un garçon de douze ans prendre malgré elle le dessus sur ces voyageuses, démêlant un écheveau serré de petits faits et de grandes passions qui, bout à bout, lui ouvrent une autre histoire. Des bêtes mythiques viennent, entre-temps, s'imposer l'espace de quelques soirs, juste le temps qu'il faut pour coucher sur papier une bizarre

ménagerie surgie très vite de nulle part. Des maisons chantantes dorment d'un mauvais sommeil entrecoupé de rêves insolites tandis qu'elle se demande si elle n'est pas déjà lassée du conte puisque ceux-ci la boudent... Elle relègue à l'arrière-plan la poésie en dépit d'un recueil presque achevé et d'autres poèmes sur le point de germer. Elle note, dans un cahier, des titres, des idées, des plans de travail, des projets de scénarios, des anecdotes, des images, des scènes. Elle note encore. Souvent. Toujours. Mais c'est tout. De temps à autre, elle combat sa paresse ou sa crainte de faillir et produit un texte. Elle dit pour se disculper : « Je n'ai pas le temps d'écrire. Trop de boulot : il faut bien vivre, payer le gaz, l'électricité, le loyer. Pas le temps d'écrire. Trop d'idées se bousculent. Tant de projets m'absorbent et j'étouffe, incapable de savoir par où il convient de commencer. » Elle veut tout, tout de suite, rechigne devant l'effort de mettre une feuille vierge dans le chariot de la machine à écrire. Elle aime écrire. Elle a besoin d'écrire. Mais elle en déteste le geste qu'elle repousse jusqu'à la limite du supportable. Pourtant, sans ce geste, elle se laisserait mourir.

Il pleut toujours. Le chat Salomon dort sur le tapis. L'homme aimé n'est pas loin, quoi qu'elle dise. La Sardaigne non plus. Elle a encore trop fumé et un peu mal à la tête. Et faim. Et envie de dormir.

Elle écrira demain.

Peut-être.

Marie José THÉRIALT,
24 novembre 1979

Ouvrages publiés

Poésie

Poèmes — Comme une offrande aux grandes bêtes — À jour fermant, Montréal, Fides, Collection Voix québécoises, 1972, 93[3] p.

Notre royaume est de promesses, Montréal, Fides, Collection Voix québécoises, 1974, 59[5] p.

Pourtant le sud..., Montréal, Hurtubise HMH, Collection Sur Parole, 1976, 75[3] p.

Lettera Amorosa, Montréal, Hurtubise HMH, Collection Sur Parole, 1978, 89[7] p. (Illustrations de Michelle Thériault).

Contes

La cérémonie, Montréal, La Presse, 1978, 139[5] p.

Traductions

Poésie et révolution, par Walter Lowenfels, Montréal, Réédition Québec, 1971 (épuisé).

Rocky, par Julia Sorel, Montréal, Quinze et Paris, Oyez, 1976 (en collaboration avec Michelle Thériault).

Les demoiselles de Numidie

(extrait)

La brise avait fraîchi. Elle sifflait par les lattes entrouvertes des jalousies et tirait Giusti par la manche, paraissant vouloir le convaincre que mettre le nez dehors allait effacer les idées qui, subitement, s'étaient mises à danser dans sa tête, appelées par les propos ignobles d'Aurelia. Il les laissa cependant se dévider à l'intérieur de son crâne, s'entrecroiser, s'enfler, pour finir par occuper tout l'espace où il culbuta finalement, chavirant au milieu d'elles dans un assourdissant bourdon de remords qu'il ne chercha nullement à faire taire. Il prenait plaisir à pétrir ses conflits intérieurs et à s'infliger un châtement commode qui devait le disculper de sa faute suprême : l'absence.

Une Fortunata cireuse au visage figé dans un sourire sans expression, presque stupide, croise ses doigts sur un chapelet dont le crucifix ressort entre le pouce et l'index... Non. Giusti effaça ce détail ridicule en se disant que Fortunata avait dû congédier l'aumônier imposé par Aurelia avec une remarque dédaigneuse proférée dans un souffle à l'endroit de ses chichis rituels et de son fourbi portatif. Il sourit à la pensée du prêtre atterré, remportant étole et viatique en prédisant sans doute à une Fortunata qui s'en fichait pas mal toutes les horreurs du feu éternel. Il reprit : une Fortunata cireuse au visage figé dans un sourire sans expression croise ses doigts sur sa poitrine. On l'a sanglée dans une robe de circonstance, violette, qu'un petit col claudine crochéte rehausse de sa blancheur. Elle ne repose pas dans un cercueil, mais bien sur une sorte de plateau sacrificiel porté par une huitaine d'hommes affublés d'un lugubre tablier qui bat leurs chevilles. La cadence de leur marche imprime au brancard une oscillation saccadée et les pieds de la morte, qu'on a laissés nus, s'écartent et se rapprochent à intervalles d'une manière qui paraît grotesque à Giusti, comme pour marquer le rythme d'un inaudible glas. De temps à autre l'un des porteurs ploie sous le fardeau et cette secousse inattendue fait rouler le

corps de Fortunata qui tombe alors sur le sol. Le cortège qui suit interrompt aussitôt sa procession solennelle pour s'attrouper autour du cadavre et Fortunata disparaît un temps aux yeux du commandant. Des personnages bigarrés en costumes carnavalesques s'affairent, gesticulent ; Giusti voit des bouches qui s'ouvrent et se ferment mais il ne distingue pas la moindre parole, et ces visages qui masquent leur expression sous des loupes de plumes, de papier ou de rubans tressés semblent grimacer horriblement comme pris d'un rire sardonique. On replace alors la morte sur sa civière en se bousculant et les brancardiers la soulèvent à nouveau pour reprendre leur itinéraire. Ils longent la falaise d'un cap dont le pied baigne dans une eau profonde et noire et souvent des pierres se détachent de l'arête pour plonger sans bruit au fond du précipice. Puis, le cortège se désorganise, rompt la régularité de sa marche pour entamer une danse frénétique qui a pour effet de pousser les porteurs et leur faix jusqu'à la pointe du cap où, dans un grand mouvement d'ensemble, on fait basculer le corps de Fortunata qui glisse, glisse, glisse interminablement le long de son brancard suiffé et pendant ces secondes-là il paraît à Giusti qu'elle reprend vie, qu'elle agite la tête de gauche à droite, de gauche à droite, de gauche à droite en ouvrant des yeux horrifiés et tente avec ses bras de s'agripper au vide où elle tombe. Au moment où elle touche l'eau, Giusti la revoit à nouveau sur sa civière, glissant et agitant les bras, tandis que dans le vent les tabliers des porteurs flottent pareils à des étendards, et ainsi plusieurs fois, comme une scène de film inlassablement reprise mais dont chaque plan rapproche le visage de Fortunata toujours plus déformé par l'épouvante, jusqu'à ce que le commandant chasse sa vision en secouant violemment la tête, se soulève sur un coude et avale une bonne gorgée de whisky.

Marie José THÉRIALT